

PARIS

PLATÉE

Rameau

Xavier Mas (Thésis)

Marc Labonnette (Un Satyre)

Aimery Lefèvre (Momus)

Mireille Delunsch (Thais, La Foie)

Judith Gauthier (L'Amour, Clarine)

Jean-Paul Fouchécourt (Platée)

Alan Vernhes (Cithéron)

Yann Beuron (Mercure)

François Lis (Jupiter)

Doris Lamprecht (Junon)

Marc Minkowski (dm)

Laurent Pelly (msc)

Chantal Thomas (d)

Joel Adam (l)

Laura Scozzi (ch)

Palais Garnier, 11 décembre

On court toujours le risque, en évoquant un spectacle auquel on a assisté plusieurs années auparavant, de se laisser tromper par ses souvenirs ou son attente ; si on ne l'a jamais vu, on trompera l'attente du lecteur avide de comparaisons... Créée au Palais Garnier en 1999, et déjà donnée plus de trente fois, cette production de *Platée* pourrait bien acquérir le statut du *Faust* de Lavelli ou des *Nozze di Figaro* de Strehler, en cela qu'elle conserve toute sa frai-

cheur en s'accommodant des changements de distribution. Si ce spectacle porte la griffe de Laurent Pelly, ce qu'on a vu de lui depuis dix ans n'en sape pas l'originalité : il fonctionne avec une sorte d'évidence heureuse dans le décor mutant de Chantal Thomas.

Comme la gaité de ce «ballet bouffon» reste limitée à quelques onomatopées si l'on n'est pas sensible aux transgressions des codes de la tragédie lyrique, les danses forment le nœud de la comédie. Alors que si



OPÉRA NATIONAL DE PARIS/CHRISTIAN LEIBER

Aimery Lefèvre, Mireille Delunsch, Jean-Paul Fouchécourt, François Lis et Alain Vernhes dans *Platée*.

souvent, chez Rameau, elles semblent des hors-d'œuvre, elles assurent ici la vitalité dramatique. La chorégraphie de Laura Scozzi, si inventive dans sa variété, ses contrepoints et ses imprévus comiques s'impose en jouant avec l'anachronisme. Dès lors, même les mouvements du chœur réjouissent l'œil.

L'élément lyrique ne passe pas pour autant au second plan et, tout naturellement, l'air de la Folie a valu à Mireille Delunsch, en très grande forme vocale et dramatique, des applaudissements prolongés. Jean-Paul Fouchécourt (en alternance avec Paul Agnew) réussit à convaincre avec d'autres moyens : sa *Platée* touchante, jamais chargée, pas plus dupe qu'il ne faut, est toujours musicale dans les limites d'une voix de ténor léger. Le Cithéron noble et paternel d'Alain Vernhes, moins noir, moins percutant que celui de Laurent Naouri,

Plus que sa sœur aînée, *Véronique*, qui lui a volé la vedette grâce à une gerbe de couplets plus aisés à mémoriser, *Fortunio* est sans doute le chef-d'œuvre de Messager, tant par la niche fluidité musicale que par une profondeur dramatique à fleur de peau. Les représentations lyonnaises de 1987 (avec Colette Alliot-Lugaz, Thierry Dran et Michel Trempont, sous la direction de John Eliot Gardiner) l'avaient déjà rappelé, mais cela manquait un peu de charme et d'envergure. En revanche, la nouvelle production de l'Opéra-Comique (qui vit la création en 1907 et la dernière reprise en 1948) remet cette « comédie lyrique » à sa juste place et comble enfin notre attente.

Certes, l'orchestre a toujours sonné trop fort Salle Favart et le subtil Louis Langrée (qui débuta à Lyon dans cet ouvrage) laisse les musiciens de l'Orchestre de Paris cultiver ce son large qu'on leur demande sur l'estrade. Dans la fosse il faut retenir, au contraire, et si, en plusieurs endroits, le chef obtient des *triumphi* veloutés, souvent les chanteurs doivent lutter pied à pied. Mais ils ont de la voix et la partition est si capi-

teuse qu'il n'est pas désagréable d'être éclaboussé par l'ardeur de ses vagues de lyrisme.

La solidité de la distribution est, en effet, l'un des points forts du spectacle. Jean-Sébastien Bou possède l'abattage un peu rude qu'il faut à Clavaroche, militaire et trousseur de jupons. En sexagénaire maternant et jaloux, Jean-Marie Frèmeau a l'élégance d'être juste sans jamais forcer la note ; sa jeune épouse, qui n'en est pas à sa première (ni à sa dernière) aventure, trouve en Virginie Pochon une voix limpide de Mélisande, progressant au fil des actes jusqu'aux élans de Louise. Joseph Kaiser va plus loin encore, car cette espèce de gaucherie que le jeune Canadien sait mettre dans le moindre geste suscite l'émotion, même lorsqu'il n'ouvre pas la bouche ; et quand il chante, au-delà des deux seuls airs un peu connus de l'ouvrage, c'est bouleversant de présence, de naturel, d'éloquence musicale.

Les autres rôles ne pâlisent pas à côté : Jean Teitgen, détaillant magistralement les charmes des bourgeois, Sarah Jouffroy, très au fait des secrets de sa maîtresse et Jérôme Varnier, oncle attentif de ce benêt

Gérard Condé

**CRÉÉE AU PALAIS
GARNIER EN 1999, ET
DÉJÀ DONNÉE PLUS
DE QUATRE FOIS**
**CETTE PRODUCTION
POURRAIT BIEN
ACQUÉRIR LE STATUT
DU FAUST DE LAVELLI.**

FORTUNIO
Messager

Jean-Marie Frèmeau (Maître André)
Virginie Pochon (Jacqueline)
Jean-Sébastien Bou (Clavaroche)
Joseph Kaiser (Fortunio)
Jean-François Lapointe (Landry)
Éric Marlin-Bonnet (Guillaume)
Jérôme Varnier (Maître Subtil)
Philippe Talbot (Lieutenant d'Azincourt)
Jean Teitgen (Lieutenant de Verbois)
Sarah Jouffroy (Madelon)
Clémentine Margaine (Gertrude)
Louis Langrée (dm)
Denis Podalydès (ms)
Éric Ruf (d)
Christian Lacruix (c)
Stéphane Daniel (l)

Salle Favart, 12 décembre



Joseph Kaiser et Virginie Pochon dans *Fortunio*.

ELIZABETH CARICCHIO

**LA NOUVELLE
PRODUCTION DE
L'OPÉRA-COMIQUE**

**«COMÉDIE LYRIQUE»
À SA JUSTE PLACE ET
COMBLE ENFIN NOTRE
ATTENTE.**

de Fortunio, sont les plus remarquables. Seul Jean-François Lapointe, mal distribué, ne trouve que trop souvent l'occasion de forcer sa voix. Enfin, le Chœur de Chambre «Les Éléments» manifeste une belle présence.

D'un vers du livret «*J'amaia la vieille maison grise*», Éric Ruf a peut-être déduit la couleur des décors réalistes et de l'atmosphère générale de cette comédie douce-amère. Tirée du *Chandeler* (et d'autres pièces) de Musset, elle se passe en effet entre chien et loup. Les éclairages vaporeux et les beaux costumes 1900 sont dans le même esprit : le rouge des militaires, comme la robe de chambre cramoisie du notaire, font tache à dessein.

Pour sa première mise en scène lyrique, Denis Podalydès a montré autant d'invention dans les détails que d'humilité face à l'ouvrage, dont il a tendu les ressorts avec un rare doigté. L'enfant chéri du Théâtre-Français a si bien réussi à faire entrer les chanteurs dans la peau de leur personnage qu'on n'a jamais l'impression qu'ils jouent : ils vivent. Seule licence, la séparation finale de Fortunio (dirigeant derrière le chef) et de Jacqueline, sur scène, renvoie aux deux conclusions possibles écrites par Musset. Peut-être aussi parce qu'une pièce qui commence par une partie de boules ne peut pas sans pléonasme s'achever de même.

Gérard Conde